

Si ce n'est un enfant inspiré du hasard,
Si ce n'est un berger précurseur de Mozart ?
Enfin, n'est-ce point toi, berger que je contemple,
Qui formas l'Phidias par un premier exemple,
Et, génie inconnu, fis la coupe de bois,
Avant que Cellini la fit d'or pour les rois ?

Oui, c'est vous, toujours vous, pères de la colline,
C'est vous qui signalez toute grande origine !
Toute nativité vous a pour visiteurs.
Aux heures du sommeil veillant sur les hauteurs,
Dès qu'un berceau divin réclame nos hommages,
Autour du nouveau-né vous devancez les Mages !

J. AUTRAN.
(Le Correspondant.)

BEAUX ARTS.

L'ARCHITECTURE EN CANADA.

II.

LES ÉGLISES — NOTRE-DAME, SAINT PATRICE ET LE GÉSU A MONTRÉAL.

Le Canada possède bien d'autres monuments nationaux et civils que ceux que nous avons décrits. Outre le palais du Parlement et les Ministères à Ottawa, il est d'autres constructions importantes qui méritent l'attention et qui demanderaient, dans un travail général, une mention honorable; mais, d'une part, ils ont déjà été décrits et signalés plusieurs fois; d'autre part, nous ne devons pas nous écarter de notre sujet, qui est surtout de donner une idée de l'architecture par quelques spécimens particuliers dans les différents genres. Nous allons donc aussitôt passer aux églises qui présentent des combinaisons toutes différentes et qui, par conséquent, méritent une étude à part dans un travail de ce genre.

Quelle que soit la beauté et même la magnificence des autres édifices, la plus grande gloire d'un pays, en fait d'architecture, c'est le nombre et l'importance de ses monuments religieux, de ses églises. En effet, le Palladium d'une nation, c'est la religion; et dès lors, le nombre et la beauté des églises méritent l'attention plus que tout le reste, parce qu'ils témoignent de la vitalité et de la puissance des pensées les plus nobles et les plus fructueuses qui peuvent animer une nation.

Or cette double gloire revient dignement au Canada; et, d'abord, quant à la multiplicité des sanctuaires élevés à la gloire de Dieu et à la piété des fidèles, que de choses ne pourrait-on pas dire!

Allez au plus profond du pays nouvellement occupé, au fond de ces forêts tant de fois séculaires, quelle douce surprise pour vous lorsque, dans les contrées les plus éloignées, vous entendrez les sons de la cloche religieuse faisant retentir ses accords et donnant une voix toute céleste au désert, à la forêt, à la solitude! Après des journées de marche où vous n'aurez vu que la savane et le dôme des bois, vous verrez la tour rustique de quelque nouvelle église improvisée dominer déjà la silhouette accentuée des plus hauts arbres de la forêt. Lorsque les magnifiques steamers, pendant l'été, parcourent rapidement la surface argentée du fleuve géant, quel est l'un des plus touchants spectacles et celui qui étonne toujours l'étranger? C'est de voir le nombre multiplié des sanctuaires religieux que l'on contemple, parfois en même temps, ici sur la rive, là dans le lointain des plaines, plus loin sur la cime des montagnes ou des rochers. Il est des endroits où, par la sinuosité des contours, les rives du fleuve semblent se rapprocher jusqu'à n'offrir qu'un étroit passage, et, à cette extrémité, l'on voit s'élever, comme face à face, sur la rive du nord et sur la rive du sud, les asiles de la prière de plusieurs paroisses différentes semblant lutter de zèle et de magnificence pour attirer sur la contrée les bénédictions du ciel.

Ce sont là des signes frappants d'un état de choses bien supérieur à tous les agrandissements matériels, mais qui n'y est nul-

lement étranger. Car les siècles de foi ont été des siècles de grandeur et de prospérité, et ce sont les siècles d'incrédulité qui ont été, au contraire, des époques de ruine et de décadence, à tous les points de vue que l'on veuille les envisager.

De même pour ce qui est de la beauté et de la magnificence des églises, que n'aurait-on pas aussi à faire remarquer lorsque l'on voit, dans des paroisses relativement peu nombreuses, des sanctuaires qui ne dépasseraient pas de grandes villes? Que l'on aille visiter les beaux sanctuaires de la Beauce, la plupart de ceux des rives du St. Laurent, et l'on verra comme, en peu d'années, on a su réunir à l'utilité et aux besoins des populations les exigences de ce goût, de ce luxe, qui sont une louange si digne pour le Seigneur et l'un des plus précieux attraits pour la piété; mais pour nous borner dans un si vaste sujet, nous examinerons l'un des centres principaux du pays qui répondra à notre but, parce que les monuments qu'il renferme sont dus à des ouvriers venus des différentes localités du Canada, et que là ils ont montré l'habileté et le génie qui caractérisent cette race active, adroite et éminemment pratique à laquelle ils appartiennent.

Quand on traverse le St. Laurent, en venant de Laprairie, on a le loisir de considérer le panorama de Montréal dans son ensemble et sous un aspect qui donne vraiment l'idée d'une grande ville. Or, ce qui domine tout et ce qui lui donne sa plus grande majesté, ce sont les monuments religieux, ces dômes, ces tours imposantes, ces magnifiques clochers, qui dentellent si richement la ligne de l'horizon. Que sera-ce lorsque, dans un avenir prochain, tous les travaux commencés ou projetés seront terminés, et que l'on verra s'élever, sur une ligne continue, les dômes de la Cathédrale en avant de la flèche de St. Patrice; près de la coupole du Collège des Jésuites, les immenses clochers de l'église du Gesù; les tours imposantes de la Paroisse, en face du dôme de l'Hôtel-Dieu, et, en suivant l'horizon, les clochers de l'église St. Jacques et de l'église St. Pierre, sans compter les clochetons nombreux de tant de communautés particulières; c'est alors que Montréal pourra être signalé, entre toutes les villes de l'Amérique, comme la ville aux belles églises, et qu'elle exercera, par son aspect seul, une influence salutaire sur ceux qui, dans leurs voyages et leur pérégrinations, cherchent une impression morale.

Mais en attendant ces beaux jours, parlons des richesses actuelles de Montréal en décrivant trois de ses monuments principaux, qui représentent les deux plus beaux genres d'architecture religieuse: ainsi Notre-Dame et St. Patrice, qui appartiennent au style ogival, et le Gesù, qui nous donne une belle idée des ressources de ce que l'on appelle généralement le style italien.

A l'aspect de Notre-Dame et en songeant qu'elle a été bâtie il y a quarante ans, on ne peut que rendre justice au talent de l'architecte qui, dans un moment de vraie décadence dans les arts religieux, a su élever une nef aussi vaste et aussi majestueuse, l'édifier suivant de justes proportions, et a été le premier, depuis tant d'années, à porter dans les airs ces immenses constructions des tours, que l'on n'avait plus osé aborder depuis près de trois siècles dans le monde chrétien.

Il y a quarante ans, on se ressentait encore du XVIII^e siècle, et l'on sait qu'il n'avait pas été seulement une époque d'impiété et d'immoralité, mais aussi une époque de vraie décadence pour l'art religieux.

Suivant les principaux archéologues, au XVIII^e siècle, on avait renoncé à tout ce qui impliquait quelque principe et quelque régularité; on ne voulait plus de la pure architecture grecque, si noble et si belle, et on ne comprenait pas la grandeur de l'architecture ogivale, non moins pure et non moins admirable, mais on y avait substitué un nouveau style qui était la négation de tout principe raisonnable, et qui était surtout souverainement inconvenant pour le sanctuaire et pour l'asile de la prière.

Laissons parler M. Hope, un des principaux archéologues anglais. Suivant lui, "on avait renoncé à tout principe et à toute régularité dans l'architecture, comme on prétendait y renoncer dans l'ordre moral et politique. C'était un esprit de bouleversement qui présidait aux œuvres intellectuelles avant de passer dans les faits. Ainsi, dans les arts, on ne voulait plus ni de ligne, ni de forme, ni de surface nettement définie; on combattait